

L'européanité intérieure

Hervé Le Goff

Persistence, le projet européen de Claudio Gobbi, remonte au début du présent siècle, quand il conçoit de donner la représentation d'une communauté politique et territoriale à travers des lieux publics étroitement liés à son histoire et à ses peuples. Espaces intérieurs du savoir, du spectacle ou de la fête, tous partagent la vocation de rassembler hommes et femmes autour d'un événement collectif et pacifique. Un dossier de candidature monté à partir d'images réalisées à Milan, Barcelone et Prague vaut au photographe d'intégrer en 2003 le projet *De l'Europe* monté par le programme Mosaïque du Grand Duché de Luxembourg. D'autres villes suivront, Paris, Copenhague, Helsinki, Berlin, Lisbonne, jusqu'aux deux dernières, Sofia et Budapest. Bornant son territoire à l'ouest à Lisbonne l'atlantique, Gobbi l'étend aux marches orientales de l'Europe que sont Istanbul et Saint Pétersbourg.

A travers son projet, Claudio Gobbi ambitionne de littéralement mettre au jour les signes ineffables de l'européanité, comme l'italianité ou la francité ont les leurs. Le champ d'investigation écarte les caractères primaires qui signalent les capitales aux touristes, même si subsistent quelques touches reconnaissables de décoration soviétique. Ne serait la légende de ses photographies, on se perdrait facilement dans le labyrinthe que Gobbi creuse entre ses mégapoles. N'attendons pas davantage des types humains émergeant des publics et qui permettraient de distinguer une salle de concert de Varsovie d'un dancing d'Istanbul : les salles de bal, les théâtres et les amphithéâtres sont deserts, comme si la figuration des contemporains était importune dans cette quête de l'esprit des lieux, comme si le vide de ces espaces publics se portait garant de leur authenticité.

Venu à la photographie, l'ex étudiant en sciences politiques choisit donc de s'éloigner de la prose documentaire pour lui préférer l'interprétation esthétique et formelle qui, par raccourci, lui permet d'aller au fond des choses, comme le fait la ligne claire des grands classiques de la bande dessinée. Usant du format panoramique, Claudio Gobbi s'approprie les lieux qu'il nettoie au besoin, dont il change les meubles de place: à la lettre, il ordonne l'image et la met en scène. En cela, son travail, dont la facture évoque à certains égards ses compatriotes Luigi Ghirri ou Gabriele Basilico, vient à la rencontre de celui du Français Charles Matton qui, à l'inverse, simule là réalité par la photographie de ses maquettes extraordinaires de précision. Photographiées à Milan ou à Paris, les salles de bal prennent l'apparence de décors dont toutes les surfaces ont été cirées ou brossées avec soin et où viendraient se poser quelques poupées en costume de soirée, à défaut d'entendre le piano muet de Barcelone photographié comme un autel. Option esthétique, le panoramique vertical, choix récent et contre nature de l'artiste, accentue encore la tendance à la simplification par laquelle Claudio Gobbi rend son unité culturelle à l'Europe, posant l'ambiguïté entre le respect dû au temple, la persistence de l'esprit et la stérilité d'un imaginaire privé de ses zones d'ombres.